

## L'AME ALLEMANDE, AUJOURD'HUI

« Arriver à la puissance se paie cher. La puissance abêtit... Les Allemands, on les appela jadis le peuple des penseurs. Pensent-ils, somme toute, encore aujourd'hui? Maintenant l'intelligence ennuie les Allemands, les Allemands se méfient de l'intelligence. La politique dévore tous les efforts sérieux qui pourraient se porter vers les choses vraiment intellectuelles. « Deutschland, Deutschland über alles » (1), « l'Allemagne, l'Allemagne avant tout », c'était là, je le crains, la fin de la philosophie allemande... « Y a-t-il des philosophes allemands? Y a-t-il des poètes allemands? Y a-t-il de bons livres allemands? » On me pose ces questions à l'étranger. Je rougis, mais avec cette bravoure qui m'est propre, même dans les cas les plus désespérés, je réponds : « Oui, Bismarck ! » Mais aussi oserais-je jamais avouer quels livres on lit aujourd'hui ?

» ... Maudit instinct de la médiocrité !...

» Ce que pourrait être l'esprit allemand? — Qui n'a pas eu déjà de mélancoliques pensées à ce sujet? Mais ce peuple s'est volontairement abêti depuis près d'un siècle. Nulle part on n'a mésusé plus outrageusement des deux grands narcotiques européens : l'alcool et le christianisme. Nouvellement même, il s'y ajouta un troisième, qui, à lui seul déjà, suffirait à anéantir toute motilité délicate et hardie de l'esprit : la musique, notre lourde, alourdissante musique allemande (2) »...

« Notre civilisation souffre surtout du superflu de portefaix prétentieux et d'humanités fragmentaires. Nos universités sont, malgré elles, les serres chaudes de cette sorte d'étiollement de l'instinct intellectuel. Et l'Europe entière en a déjà conscience — la grande politique ne trompe personne... L'Allemagne passe de plus en plus pour le pays plat de l'Europe (3).

» On le sait déjà partout : dans la chose capitale — et la culture intellectuelle restera toujours la chose capitale — les Allemands ne viennent plus en considération. On demande : Avez-vous encore, ne fût-ce qu'un seul esprit ayant une valeur européenne, comme

(1) D'une chanson chauvine devenue populaire.

(2) Unsere verstopfte, verstopfende deutsche Musik.

(3) Europas Flachland.

vosre Gœthe, vosre Hegel, vosre Henri Heine, vosre Schopenhauer ? Qu'il n'y ait plus un seul philosophe en Allemagne, on ne finit pas de s'en étonner. » (1)

## §

Elles sont de Frédéric Nietzsche ces paroles terribles sur l'Allemagne d'aujourd'hui, ces paroles terribles et vraies. Celui qui prêcha, incompris, dans le vide et le désert de la bêtise, il la connaissait pour en avoir souffert et pour l'avoir aimée, son Allemagne ! Et s'il grava, en sa prose admirable, ces paroles de désolation, c'est que son âme était émue et attristée profondément par l'ambiante médiocrité.

Avant lui, avec toute la grâce de son esprit sentimental et douloureusement railleur, Henri Heine avait dit des mots de semblable désolation. Heine scandalisa les Allemands qui le déclarèrent ennemi de la patrie et l'expulsèrent. Et aujourd'hui encore, ils poursuivent de leur haine sa mémoire. Nietzsche, lui, prêcha en des sphères trop hautes, et l'harmonie de son pur langage resta méconnue et incomprise dans son pays. Cela le préserva de quels déboires !

Une stagnation absolue, profonde et, quant à présent, irrémédiable de la pensée large et libre : tel se caractérise, en quelques mots, le génie allemand de nos jours.

Mais faut-il outre mesure se désoler de cette stagnation ? Faut-il se lamenter et pleurer la mort d'une race ? Oh non, certes ! Et si l'esprit allemand, depuis longtemps, est en friche, assurément, la moisson qui surgira des futures noales sera d'autant plus resplendissante et belle.

## §

Le génie allemand, d'ailleurs, semble procéder par à-coups formidables et imprévus. De longues périodes de sommeil, de léthargie, on croirait de mort, et tout à coup, par l'impulsion d'une idée grande et neuve, stimulée parfois, au moment d'irrémédiables désastres, quand s'annonce imminent le définitif écrasement, par l'héroïsme du désespoir, l'âme allemande surgit immense et splendide au cri de mille douleurs, au milieu de ruines sanglantes.

Par quatre fois, un tel réveil jeta le monde étonné en des voies nouvelles et inattendues, par quatre fois, l'écrasement et la douleur firent se dresser la calme

(1) FRIEDRICH NIETZSCHE : *Götzendämmrung, oder wie mau mit dem Hammer philosophiert.* —

Germanie, et chaque fois le monde se trouva changé du coup de l'immense ébranlement.

Lorsque, las des massacres civils, las d'être les vaincus des peuples de l'Orient, les Germains se ruèrent, innombrables et héroïques, sur le vieil empire pantelant, lorsqu'ils renversèrent un monde et instaurèrent dans le sang généreux, une ère nouvelle : ce fut la première des quatre grandes périodes d'héroïsme. Sublimes migrations des peuples germains, des peuples jeunes et heureux de vivre et joyeux des horizons neufs à conquérir ! Oh, la plus merveilleuse aventure de l'humanité ! Des héros dont les noms vivront à jamais dans les légendes, s'épanouirent dans la joie des combats fabuleux. L'âme germanique se conquiert dans le sang des mythologies grandioses et des fables vécues à charmer ses rêves à travers les âges. Vous souvenez-vous aux sons de quelles musiques inoubliables on nous répéta naguère la merveilleuse histoire ?

Les Germains fournirent à Rome un formidable afflux de sang jeune. Il lui donnèrent ou la rendirent capable de produire ses derniers génies, les dernières lueurs de son couchant tragique.

Mais Rome inculqua aux barbares bienfaiteurs le venin dont elle se mourait depuis longtemps : l'infâme philosophie de faiblesse, de lâcheté, d'hypocrite renoncement, la philosophie antinaturelle et honteuse née en Orient en un spasme d'hystérie mortifère.

Les Germains devinrent chrétiens et les hontes de toutes les sectes turpides s'enracinèrent en leur sang.

La Germanie, depuis, languit sous le mal : elle s'endort de l'absorption du mortel narcotique et, dorénavant, à chaque réveil nouveau, son effort impuissant tendra à secouer la torpide doctrine, à chasser le cauchemar du Golgotha.

Elle n'y réussira pas.

Après un long sommeil, voici le second réveil : les guerres civiles, la misère, la pauvreté, l'oppression féodale et, par-dessus tout, l'immense vent de folie de l'an mille et des croisades. Ce fut l'époque de crise la plus terrible, ce fut l'apogée de l'œuvre néfaste de la Croix. L'hystérie était à sa période la plus aiguë. Et le mal s'affirma par ce symptôme, d'un symbolisme effrayant : le désir véhément et fou de la conquête d'un tombeau.

Au milieu des souffrances et des désastres et des ruines, l'âme allemande se réveilla une seconde fois. Elle eut des chansons d'une douceur et d'une suavité

indicibles, elle eut des musiques de grâces et de jolies gauches et ravissantes. Elle eut des cris de révolte aussi, des cris de haine en éclats formidables contre les porteurs de tiaras et les porteurs de couronnes. La voix des Minnesænger retrouva le culte de la beauté, la divine païenne ! de la chair, de l'amour qui est la volonté de vivre. Ils oublièrent la veulerie de leur âge en égayant leurs jours du récit des fabuleuses aventures de jadis et Tannhæuser craignit assez peu le diable pour oser s'en aller vers la montagne claire de l'amour et de la beauté.

Mais la vieille ronronnante berceuse chrétienne sut endormir à nouveau la révolte de la vie. Le sommeil à nouveau s'appesantit.

Voici qu'à l'aurore du xvi<sup>e</sup> siècle, plus que jamais formidable et conquérante, l'Allemagne se réveille : l'immense soleil du paganisme resurgit à l'horizon. Les yeux de l'humanité chrétienne commencent à s'écarquiller, éblouis. Un frisson immense de vie et de joie et de délivrance secoue le cœur des hommes. Voici la voix tonnante de la révolte contre la sombre Rome. Les tribuns brandissent leurs harangues prodigieuses, les poètes, les savants se réveillent de leur rêve et sautent dans l'arène. Le moment était sublime entre tous et héroïque : tout l'avenir surgissait de tout le tombeau du passé. Les arts resplendirent. Les peintres, les graveurs donnèrent toute leur âme à la joie charnelle et saine des lignes et de la couleur. Il y eut même une sculpture allemande. La musique fit résonner des hymnes inouis d'enthousiasme et de joie. Les écrivains pamphlétaires et satiriques firent trembler le pape et brisèrent le bras de l'empereur. On vivait enfin !

Hélas ! Ce fut la voix des moines qui clama la révolte. Et la maladie chrétienne résista par eux ; elle gagna en force plutôt et put prendre son essor pour une durée nouvelle. Le christianisme fut purifié et par là même renforcé. Et bientôt, au ronron des sermons moralisateurs le sommeil s'appesantissait à nouveau.

Le sommeil fut long encore et lourd, mais le réveil fut splendide et grandiose. Et ce fut encore à une époque de faiblesse et de déroute que se manifesta ainsi la pensée allemande. Les guerres civiles avaient sévi, le roi de Prusse avait semé la ruine et l'Allemagne, aveu- lie de sagesse naïve et de piétisme et de morale conforme, était mûre à point pour les écrasantes défaites qui firent s'écrouler la vieille architecture lézardée et

branlante de l'empire. Alors la philosophie et la raison élevèrent leur voix lente et grave et ce fut la plus belle période intellectuelle de l'humanité.

Période étrange et diverse et qui devait aboutir à la triste stagnation présente. Elle donna les plus grands génies aux arts de rêve et de pensée, à la musique, à la littérature, à la philosophie. Toutes les idées se heurtèrent en un sabbat magnifique, les formules et les philosophies les plus contraires s'épanouirent côte-à-côte, coup sur coup. Un chemin immense fut parcouru en peu de jours.

Admirable et définitive fut l'œuvre de critique et de démolition des philosophes. Mais leurs tentatives de reconstitution furent illusoire et vaines : le grimaçant christianisme veillait en eux, malgré eux. Et par des chemins baroquement mystérieux et détournés, ils aboutirent, avec « le faux monnayeur pessimiste » (1) Arthur Schopenhauer, à une philosophie de mort qui est encore du véritable christianisme. Aussi, est-ce plutôt dans l'œuvre des poètes que nous aimons la philosophie allemande, que nous la sentons qui vibre de la vraie et prodigieuse foi panthéiste de la forêt germanique. Ici, elle se montre drapée dans sa pourpre glorieuse. L'atroce et lamentable jargon des philosophes allemands ne la déforme plus, ni ne la rend méconnaissable et incompréhensible : elle est claire ici, claire et pure et grandiose.

Et disons un mot de la musique aussi : s'éveillant fraîche et souriante, elle semble hésiter un peu d'abord et se frotter les paupières, et bientôt la voici qui prend son envol joyeux à travers les prairies de rêve. Elle est joyeuse et svelte et pensive d'abord ; elle devient plus grave et profonde ; elle saisit au vol les pensées sublimes, elle est héroïque, elle est pensive, elle est humaine, et c'est Beethoven. Et bientôt elle évolue dans l'orbe fatal, et la voici, avec Wagner, l'admirable Schopenhauer de la musique, qui redevient chrétienne pour « sauver » de la chair et de la beauté.

Mais l'efflorescence la plus splendide se fit dans les lettres : à peine la langue se forme-t-elle ; à peine se débarrasse-t-elle des scories et des enlissements de deux siècles de torpeur, avec Lessing, Herder et Weland, et la voici à point pour offrir à Goethe le plus merveilleux instrument d'expression.

Effréné, le génie allemand, réveillé, se rue de conquête en conquête. La grande sérénité humaine

(1) F. NIETZSCHE.

de Goëthe sourit aux turbulences de la *Sturm und Drangperiode*, au sentimentalisme lunaire des poètes de Gœttingue. Dans l'écrasement de la patrie, voici que s'élèvent les voix vengeresses des poètes guerriers, voici les mâles chansons populaires des poètes de Souabe. Et le sourire olympien de Goëthe plane sur tous ces rapides mouvements de pensée. Voici que des âmes pures et profondes s'en vont en pieux pèlerinage vers la grande Panthée, vers la sainte Nature : Hœlderlin ! Novalis, Wackenroder, clairs espoirs fauchés, hélas ! par l'impitoyable destin. Goëthe sentit de la tristesse, certes, à l'étiollement de ces splendides fleurs bleues.

Et voici, tandis que Platen sculpte en ses clairs sonnets les plus pures plasticités parnassiennes, voici, tumultueuse et grimaçante, géniale, apporteuse d'immenses espoirs peu réalisés, l'école romantique. Le cycle se ferme ici. Et Goëthe eut le chagrin de devoir froncer le sourcil à cette cavalcade effrénée qui ramena, en un galop fantastique, nocturne et étrange, la pensée allemande au giron des ténébreuses religions chrétiennes.

Rapide et grandiose chevauchée ! Et de nouveau la torpeur et les ténèbres, avec encore quelques rares étoiles.

Et les dernières étoiles encore viennent de disparaître, la nuit est opaque et sans espoir.

### §

Les causes ? Elles sont multiples et complexes.

La fatigue d'abord, la fatigue de l'effort trop grand. L'efflorescence nouvelle des morales déprimantes, le renouveau des prédications protestantes et catholiques. L'influence abâtardissante de la Prusse, de la Prusse slave et militaire, soudarde simplement et pas du tout héroïque. L'esprit de Berlin envahit comme une gangrène tout l'empire. Berlin, la ville sans tradition et sans art, tend à jouer le rôle de cerveau de l'Allemagne.

L'Allemand est plus que jamais bretteur, ivrogne et traîneur de sabre. L'idéal s'est rabaissé, rapetissé, il s'est courbé et resserré à la mesure des uniformes à endosser : car la folie barbare et humiliante de l'uniforme a envahi toute la société allemande.

Et voici une autre cause capitale de la déchéance de l'Allemagne : cependant que le génie allemand rayonnait de tout son éclat splendide, s'éleva et grandit à l'ombre et dans le mépris une puissance formidable et destructrice : le juif. Le juif envahit et détruit la langue

et la littérature allemandes. Le juif fut fin et spirituel d'abord avec Heine et Børne; mais bientôt il devint Saphir et toute la tourbe des journalistes. Et aujourd'hui, le juif semble avoir en Allemagne le monopole à peu près exclusif de l'écriture — de quelle écriture !

Il ne s'agit pas de faire de l'antisémitisme : il s'agit de résister, intellectuellement, à l'influence meurtrière d'une race autre, à aptitudes différentes et ayant des idéals entièrement opposés. En France, le juif, rapidement repu dans les entreprises commerciales, ne s'en prend le plus souvent pas à la littérature. Quand il écrit, c'est que réellement sa vocation l'y pousse, il peut faire des choses intéressantes et tout est bien.

Dans la maigre Allemagne, par contre, le juif, avec ses instincts de rapacité et de conquête, ne réussit pas toujours aussi facilement dans le domaine économique : la faim parfois le pousse ailleurs, vers les lettres surtout, et alors il forme cette détestable et méprisable armée de folliculaires à l'encan, qui produisent journellement cette chose innomable, immonde, qu'est le journalisme Allemand.

Pour l'Allemagne surtout, le juif est un danger formidable, un danger de mort peut-être. Il assume sans scrupule son rôle d'amuseur et de pervertisseur d'un peuple badaud et naïf et trop enclin à se plaire au clinquant et à la pacotille.

Les races latines se laisseront exploiter, certes, par les mercantis juifs : cela n'est que secondaire. Mais elles ne subiront jamais l'influence intellectuelle des sémites. Il est certain même qu'à la littérature des races qui aiment la clarté, la plastique et la ligne, et qui, pour cela, ne subiront jamais son influence, le juif apporte une note nouvelle, un rêve mouvementé et étrange, des harmonies fuyantes et quelque peu déhanchées. Il y jettera sa note de musique nomade et passera.

Tout autre est le cas pour l'Allemagne : la race allemande a ceci de commun avec ces d'ailleurs admirables sémites, qu'elle est toute en songes nébuleux, profonds et lointains, Les sémites comme les Allemands sont philosophes et poètes et musiciens. Comme eux, ils ignorent la plastique et la sérénité; ils ne sont pas *artistes* au beau sens classique du mot; ils gardent en eux l'épanouissement atavique de l'hystérie d'Orient qui nous valut le christianisme.

L'âme juive sut se superposer en quelque sorte à l'âme germanique et lui tracer sa route et la dominer. Ce fut le malheur. Car, si les juifs s'imposèrent à l'Allemagne

par de réelles et exceptionnelles qualités d'abord, ils ne surent lui communiquer que de hideux défauts. L'Allemand vit en eux l'exagération de ses propres vices. Les juifs, avec toute leur malice innée, surent charmer l'Allemand, par le bas, pour l'exploiter d'autant mieux. L'Allemand se laissa faire, et le juif accapara et lui servit la turpide nourriture de ses journaux. Les juifs sont seuls maîtres de la presse allemande aujourd'hui, la presse la plus vile et la plus basse qu'il y ait au monde. Et la presse allemande est un antre où les juifs seuls sont admis : eux seuls peuvent vivre de leur plume. Et l'Allemand s'est formé à l'image des juifs, tout en les détestant. Il est devenu superficiel et plus âpre aux profits, il ne pense et n'écrit plus qu'en vue du gain ; il suit son ignoble amuseur comme il suivrait une fille publique et est devenu, selon une méchante expression, un être intermédiaire entre le juif et l'homme.

## §

La prose allemande et le vers, créés à neuf, pour ainsi dire, par l'immense génie de Goëthe, stagnèrent quelque temps dans leur attitude de jeunesse sublime ; et bientôt ils s'effritèrent et tombèrent, lamentables ruines.

Henri Heine fut pour beaucoup dans l'effondrement. Il introduisit le goût du vers facile et lâché, et il fut suivi.

Du cerveau de Goëthe avait surgi, déesse resplendissante, la prose allemande : avec Goëthe, elle disparut. Nietzsche retrouva récemment le merveilleux secret. Seul, depuis Goëthe, il sut écrire en prose allemande.

Henri Heine, lui, traduisit en allemand de la prose française : brillant, facile, spirituel et sentimental, il devait exercer une profonde et désastreuse influence. Il fut avec Bœrne le père du journalisme contemporain.

Mais dans la stagnation actuelle, me demandera-t-on, à quoi s'emploie l'intelligence allemande ?

À tant de choses banales !

L'Allemand fait de la politique : il rêve de futures cités rectilignes et mieux policées, où il ferait bon dormir ; ou bien, en bon patriote conservateur, il défend l'empereur et la croûte de pain que lui tend la patrie. Rien de moins intellectuel que la politique allemande dans tous les partis.

L'Allemand découvre et il invente. Il s'applique minutieusement à des sciences de détail ! Des colleurs d'étiquettes ont su donner le change à l'Europe. On a cru à



leur science ! Ils ont forgé beaucoup de mots nouveaux qu'ils ont appliqués, avec des joies de découvreurs de mondes, à des choses très anciennes et très connues. Ils ont casé, classé ; ils ont dressé le catalogue des rimes qu'employaient les troubadours de Provence ; ils ont épiluché toutes les phrases de Gœthe dans l'espoir d'y découvrir des mécanismes d'horlogerie. Ils se meuvent dans des tombes, tels des chacals. Incapables de vivre, ils semblent se désintéresser de la vie. De toute leur science à lunettes, aucune œuvre, aucune idée, aucune synthèse n'a surgi : sable stérile, où s'épanouissent le Doctor et le Professor, choux-fleurs admirables de la science officielle.

Et puis, il y a le bon Allemand qui vit et mange, le brave homme moral et patriote, l'hypocrite naïf et bon enfant, le Franklin de la bière : *der deutsche Biedermann* ! Il évolue à l'aise, quand il a bu, dans le vague à l'âme, il adore les clairs-de-lune de chromo, toute cette poésie de pacotille qu'on a voulu acclimater chez nous, tout le lied sentimental et bête comme un arbre de Noël — bonheurs de braves gens, épanchements de demoiselles de comptoirs.

Sur ces landes de torpeur et de mort, Nietzsche, immense et radieux, passa comme un météore, n'éveillant que de la stupeur et de l'étonnement. Ainsi, aussi, Bœcklin passa dans son art, splendide et solitaire.

Ils ne furent pas suivis, ils ne sont pas compris.

Et un de ceux qui comptent parmi les bons esprits de l'heure actuelle, ne trouva-t-il pas, récemment, dans cet être nul et vain qu'est le *Reserveoffizier* allemand, un acheminement vers le prodigieux surhomme futur qu'entrevirent les songes de Nietzsche.

Depuis quelque temps, un hâtif besoin de synthèse semble s'être emparé des esprits les moins outillés de là-bas. Il convenait, d'après eux, de dresser le catalogue des choses étiquetées.

Alors on vit de lamentables imbéciles jonglant avec des mots aux applaudissements de l'Allemagne attentive. Il naquit des livres étranges où l'on ne sait ce qui l'emporte, de la folie ou de la bêtise. On aime à se figurer leurs auteurs tels des saltimbanques évoluant sur la corde tendue, et on craint, à tout instant, de voir se réaliser le désir, que méchamment on sent naître en soi, d'une chute qui interromprait leurs contorsions.

La science allemande devait aboutir à ces deux spécimens d'imbécillité et d'incompréhension : le *Rembrandt als Erzieher* de Langbehn et *Entartung* de Max Nordau.

Et penser que ces livres eurent en Allemagne des éditions innombrables, et qu'on s'en inquiéta jusqu'en France. Si Nietzsche avait vu cela !

Mais ne nous parla-t-on pas beaucoup, d'une « nouvelle » littérature Allemande ? Oh, riez donc si on vous en parle encore !

Quelques charlatans de plume firent du bruit, récemment, jusqu'en France où l'on devint, tout à coup, après avoir été pendant longtemps rétif à tout art étranger, puérilement accueillant.

Ces gens clament bien haut un mot qui semble leur labarum : ils se veulent « modern », ce qui, pour eux, signifie : faire à la dernière mode, être du dernier bateau de Norvège ou de France ou d'ailleurs.

Ils essayèrent de tout, dans l'espoir de réaliser des fonds. Ils pastichèrent les Russes, et furent humanitaires et pleins de pitié. Ils plagiaient les scandinaves, et se réveillèrent un jour révoltés sombres et moralisateurs. Ils furent réalistes et naturalistes, et s'agenouillèrent par troupeaux devant le dieu de Médan.

Mais tout cela ne rapportait guère. Les Allemands se souciaient peu de tels « modernismes ». Les rares qui lisent aiment mieux lire les romanciers français dans l'original ou dans les mauvaises traductions qui tombent, par paquets, sur le marché allemand.

Et voici que, subitement, nos bons réalistes se sentirent pousser des ailes : les longues vierges préraphaélites suscitaient en eux des trésors insoupçonnés de pureté et de candeur. En attendant de nouvelles métamorphoses plus « modern » encore, ils ont découvert et plagient les poètes français, et se déclarent mystiques et symbolistes. Les mauvaises petites farces de M. Hauptmann, qu'on connaît en France, sont typiques de ces métamorphoses.

Ah ! combien préférons-nous encore ces bons et sincères et honnêtes *Epiganeu*, ceux qui ne sont pas si ridicules que le veulent bien prétendre les *Modernen* : Keller et Geibel, puis Heyse, Storm, Meyer, qui ont gardé du moins une étincelle, fût-elle même petite, de la pensée allemande et qui n'ont pas contribué à déshonorer et à détruire la langue que leur léguèrent les maîtres de la grande époque. Ils ne furent, certes, pas de grands génies, mais ils furent honnêtes, et ont su, sans bruit, écrire quelques livres honorables.

Quant aux pauvres *Modernen*, hélas, le public s'obstine à ne pas payer !

Seul, le théâtre fait quelque argent, surtout lorsqu'il

a des tendances plus ou moins sociales. La bourgeoisie socialiste allemande se contente de si peu et la censure, mère du succès, se fâche si vite. Elle est bien bonne la censure ! Mais qu'elle se tranquillise : les larmoyantes pauv'peupleries de M. Hauptmann n'empêcheront jamais le gendarme de ramener, chaque soir, l'esprit allemand à son étable.

PAUL GÉRARDY.

